Jean DAVALLON, dir., *L'économie des écritures sur le web. Volume 1 : traces d'usage dans un corpus de sites de tourisme*

Cachan, Hermès/Lavoisier, coll. Ingénierie représentationnelle et constructions de sens, 2012, 288 p.

Fredj Zamit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8605>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8605

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 481-484

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Fredj Zamit, « Jean DAVALLON, dir., *L'économie des écritures sur le web. Volume 1 : traces d'usage dans un corpus de sites de tourisme* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 16 février 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8605> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8605>

qui accompagnent le plus généralement les réflexions portant sur le numérique. L'article de Jérôme Brodier – délégué général du Groupement national des cinémas de recherche (GNCR) s'interroge sur l'émergence des nouvelles techniques dans les salles et cherche à comprendre comment financer les équipements du secteur en termes de distribution et d'exploitation. Cela dit, il manque une intervention sur ce nouveau marché. Comment résoudre ce problème ? Le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) veut établir un système mutualiste pour compenser les conséquences de cette non-intervention. À la fin de son article, Jérôme Brodier souligne qu'il est important de conserver une place pour la diversité culturelle afin d'éviter une baisse de la fréquentation.

La deuxième partie consiste à « Approcher autrement la question de la culture cinématographique » (p. 111). Elle aborde la question de la pratique cinématographique liée aux nouvelles technologies numériques dans le contexte culturel pris au sens large. Les chercheurs indiquent que « la culture n'est pas réductible à des activités artistiques, c'est aussi une somme de savoir que les individus ont acquis des phénomènes socio-économiques » (p. 14). Dans cette partie, Michaël Bourgatte développe son sujet : le public du cinéma d'art et essai tel qu'il est. L'auteur s'appuie sur des gens ordinaires habitant la région Provence-Alpes-Côte d'Azur pour analyser les modalités de formation et de circulation de la valeur cinématographique. Il considère que les inégalités sociales d'accès à la culture sont d'un ordre nouveau : il existerait des phénomènes qui ont une relation entre la fréquence d'accès à la culture et la scolarisation ou la précarisation de l'emploi.

L'identité des salles d'art et essai repose sur le maintien d'une position alternative et non concurrentielle. Cette conception d'un marché bipolaire consolide la présence de ce que l'historien nomme un « invariant », autrement dit, l'impossibilité d'exister de manière autonome, mais nécessairement en rapport à une entité autre. D'un autre côté, il insiste sur la place du film dans une programmation de salle de cinéma selon les villes, les films et le type d'ambition de sortie.

Sabine Putorti, directrice de l'Institut de l'image d'Aix-en-Provence, effectue sa recherche dans deux salles du cinéma de l'Institut – une salle économique et une autre salle d'art et essai. L'objectif est de montrer l'histoire de cinéma dans chaque période. Dans sa contribution, elle interroge la communication qui est fortement liée aux attentes du public quant au cinéma de patrimoine. D'abord, elle analyse la

catégorie de public qui vient à l'Institut d'image pour voir les films et distingue une catégorie qui regroupe surtout des seniors, ceux-ci n'hésitant pas à faire trois heures de trajet pour venir (p. 190). Il s'agit d'une ville étudiante. Le public jeune occupe une grande proportion de la fréquentation et l'auteure explique qu'il vient plutôt aux séances de l'après-midi ou en début de soirée avant de rentrer chez lui. Ensuite, Sabine Putorti indique que les gens entre 35 et 50 ans constituent la tranche d'âge la moins représentée parce qu'ils ont des enfants et sont très pris par leur vie professionnelle (p. 191). En même temps, elle remarque que les meilleurs taux de fréquentation sont le dimanche après-midi et les films ayant le plus de succès sont les films d'actualité. En tant que chercheuse et face à cette situation inégale, elle propose que l'Institut de l'image fasse un effort sur la programmation en la diversifiant pour augmenter progressivement sa fréquentation. Selon l'auteure, si l'on veut parvenir à capter la plupart des audiences, il faut prendre en compte le facteur notoriété dans l'organisation d'une programmation (p. 195).

L'ouvrage présente une très large palette de productions dont les descriptions très détaillées auraient mérité ici des analyses plus approfondies. Mais, et peut-être est-ce en tant que lectrice chinoise, je regrette qu'une grande majorité des exemples soient uniquement français. Ces exemples sont à rapprocher de la situation actuelle du cinéma en Chine car les chercheurs de ce pays considèrent que les nouvelles technologies ont une influence sur la société et sur les publics. Pour autant, l'ouvrage aide à prendre conscience des possibilités que les nouvelles technologies du cinéma participent de l'étude de la société.

Yan Liu

CREM, université de Lorraine, F-57000
eliane.0716@hotmail.com

Jean DAVALLON, dir., *L'économie des écritures sur le web. Volume 1 : traces d'usage dans un corpus de sites de tourisme.*

Cachan, Hermès/Lavoisier; coll. Ingénierie représentationnelle et constructions de sens, 2012, 288 p.

Ce premier volume de l'ouvrage collectif *L'économie des écritures sur le web* est le fruit d'un projet soutenu par l'Agence nationale de la recherche (ANR) débuté en 2006 sous le titre « Traces d'usages et médiations éditoriales dans les grands corpus du web » regroupant une équipe de recherche réunissant le Laboratoire Culture et communication (université d'Avignon et des pays de Vaucluse), le GRIPIC (Paris-

Sorbonne, CELSA), MoDyCo (Université Paris Ouest Nanterre La Défense) et GERICO (université Charles-de-Gaulle Lille 3). En adoptant une approche sémiotique et sociale des écrits numériques en ligne, l'étude aborde la question des énonciations dans les médias informatisés et s'intéresse précisément à la dynamique des écritures entre les configurations formelles des interfaces et les participations créatives et individualisées des internautes. Ainsi interroge-t-elle les possibilités offertes aux énonciateurs dans la définition des formes techniques et sémiotiques et dans la gestion des activités des usagers, notamment à travers des dispositifs de délégation énonciative destinés aux internautes. Après avoir questionné, dans une étude préliminaire, les formes de médiation sociale, scripturale et technique sur des sites internet de tourisme, les chercheurs focalisent leur travail non pas sur les pratiques d'écriture elles-mêmes, mais plutôt sur l'étude des traces d'usage, à savoir aux conditions de production de l'écriture, à sa transcription et à sa représentation. C'est ce que les auteurs appellent la « textualisation » des contributions écrites des usagers (p. 25). D'ailleurs, un des apports de l'ouvrage est la conceptualisation. Des notions comme « architecte » et « réseau » ont été remises en question, d'autres comme « trace » et « filière sémiotique » ont été élaborées au cours de la recherche. Ayant pour dénominateur commun l'articulation des deux versants opératif et sémiotique des textes, l'ouvrage comporte cinq chapitres qui abordent respectivement l'interférence entre la dimension technique des écritures et leurs formes de réception, la définition des activités informationnelles à travers la programmation informatique, la relation entre les modes de présence des lieux et les pratiques d'écriture du voyage et, enfin, les modes de construction des figures d'identité.

Nous donnerons un aperçu de la problématique générale de cette recherche et nous rendrons seulement compte d'une sélection de trois contributions dont le chapitre introductif qui porte le surtitre « Ouverture ». Titré « *Battle at Kruger*. Web 2.0 et filières sémiotiques » (pp. 37-50), la première contribution de l'ouvrage retrace les diverses formes d'appropriation et les marques d'usage d'une vidéo amateur. Publiée en 2007 sur Youtube sous le titre *Buffalo survives lions Attack*, puis sous le titre *Battle at Kruger*, la vidéo, qui rend compte de l'histoire d'un buffon sauvé par le troupeau de l'attaque d'un groupe de lions, jouit d'une popularité grandissante. Elle suscite aussi des formes diverses de réactions et d'écritures participatives comme le visionnage, les avis, les commentaires écrits et les commentaires vidéo. L'auteure de cette contribution, Catherine Saouter,

distingue deux formes d'appropriation. La vidéo appartient d'abord à la filière de la « culture de masse » (p. 41) incarnée dans le site de visionnage Youtube et les formes d'expression spontanées qu'il autorise pour les internautes. Ces derniers réalisent des performances intertextuelles autour de la vidéo par le truchement des textes, des photographies, des vidéographies, des paroles, etc. Les usagers réagissent à cette vidéo, la commentent et créent une série de contenus qui dépassent le cadre de l'histoire originale. Ensuite, *Battle at Kruger* s'inscrit dans la filière « de la culture légitime » (*ibid.*) à travers la création d'un site internet portant le même nom avec un *copyright*. Il comporte des éléments contextuels et d'autres productions hétérogènes qui relèvent aussi bien de la « culture basse » que de la « culture haute » (p. 44). Le changement de registre se manifeste également dans l'acte de la chaîne de télévision National Geographic qui réalise un documentaire sur la vidéo. Ainsi, après avoir été l'objet d'une énonciation particulière et individuelle sur Youtube, en s'institutionnalisant, la vidéo est-elle désormais régie par une véritable stratégie d'énonciation.

L'étude des traces d'usage montre également que la vidéo a changé de filière sémantique passant de l'univers du documentaire animalier avec un titre original dénotatif *Buffalo survives lions Attack* avec des éléments intertextuels sous forme de liens du même genre vers un registre épique énonçant l'aventure du buffon comme une épopée. Ainsi l'auteure fait-elle ressortir l'ampleur de la fonction expressive qu'acquiert l'événement à travers son énonciation et sa réception. Elle conclut que les avis et les traces produits par les internautes ne relèvent pas du débat, mais qu'ils sont plutôt une expression de soi. À ce propos, on peut nuancer cette conclusion en remarquant que l'importance de la dimension expressive s'explique par la nature extraordinaire de l'histoire du buffon ainsi que par la vocation ludique de l'outil Youtube. D'ailleurs, les discussions que les contributeurs de Wikipédia alimentent au sujet de la véracité des informations communiquées dans les articles représentent une forme de débat.

Dans le troisième chapitre, qui porte le titre « Les modes de présence des lieux et de leurs pratiques dans l'écriture du voyage » (pp. 123-163), Émilie Flon et Yves Jeanneret analysent les formes particulières que prennent les relations entre les pratiques des lieux et l'écriture du voyage dans les productions sur les cinq sites collaboratifs de tourisme Cityzeum, Webcity, Voix nomades, Participez.com et Mapsack. En s'appuyant sur l'exemple du site Mapsack, les auteurs interrogent l'articulation entre les représentations des lieux et les activités qui y sont liées. Ils constatent

que le système de classification sur le site n'associe pas les lieux et les actions et qu'il se contente de répartir une gamme de stéréotypes visuels sur une typologie des lieux. Comme les autres sites étudiés, Mapsack privilégie le point de vue panoramique sur le monde comme moyen de connaissance afin de surmonter les contradictions et la complexité du réel ce qui représente une « utopie de savoir » selon l'expression utilisée par Michel de Certeau dans son ouvrage *L'invention du quotidien. Vol. 1. Arts de faire* (Paris, Gallimard/Folio, 1990). Ainsi en surplombant le monde à travers les représentations cartographiques, les contributeurs se placent-ils en position de détenteurs de savoir et prétendent-ils tout connaître et tout classer. Or, comme il l'a été démontré dans la recherche, les catégories qu'ils établissent restent imprécises et les lieux représentés demeurent dissociés des pratiques qu'ils suggèrent. En effet, dans cette contribution, les auteurs mobilisent, entre autres outils, la notion d'utopie telle qu'elle a été développée par Michel de Certeau. Nous notons qu'un autre rapprochement entre l'étude et l'œuvre du même auteur mentionnée plus haut aurait été utile : la prédominance des configurations sociotechniques par rapport à la marge de manœuvre dont disposent les usagers est un des constats principaux de cette recherche. Cependant, Michel de Certeau a démontré l'importance des « tactiques » quotidiennes des « consommateurs » (*ibid.* : 45, 37) et leur capacité à s'approprier les outils et les productions pour faire face aux « stratégies » (*ibid.* : 47) et aux dispositifs qui tendent à orienter leurs perceptions et leurs actions. En ce sens, la réflexion de Michel de Certeau vient nuancer les résultats de cette recherche.

Par ailleurs, contrairement au site Mapsack qui s'appuie sur la représentation cartographique, les autres sites mobilisent une économie d'écriture fondée sur la raison graphique et alphabétique, ce qui, selon les chercheurs, représente un glissement du visible vers le lisible. Ainsi la représentation visuelle du monde n'est-elle pas nécessaire au dispositif panoramique car il peut s'exprimer par l'écriture linguistique. Le mode descriptif du panorama repose sur la description synoptique qui prétend fournir une description exhaustive des lieux au point que ces derniers n'existent que par le discours et demeurent dissociés du monde réel. Cette représentation synoptique s'apparente à l'utopie en tant que prétention du langage de donner une description totalisante de l'espace. La médiation au sein des sites étudiés se caractérise par un mode discursif qui est la description synoptique. Ce mode discursif est activé par un processus opérant, à savoir la figure du neutre qui permet de dépasser les contradictions

tels le caractère systématique de la classification et la singularité des pratiques. La médiation se manifeste dans le mécanisme de classement qui détermine le format des productions et permet de rendre le monde lisible malgré la mise à distance des pratiques des lieux.

Dans le quatrième chapitre « Petites formes, grands dessins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures » (pp. 165-201), les chercheurs Étienne Candel, Valérie Jeanne-Perrier et Emmanuël Souchier s'interrogent sur la manière dont les formes s'agencent à l'écran. Ils constatent une articulation entre la diversité des énoncés éditoriaux (icônes, photos, titres, hyperliens, etc.) qui forment une grammaire éditoriale et la standardisation des écritures (grands dessins, gabarits de page, *Content Management Systems, templates*, etc.) qui se substituent aux fonctions éditoriales assumées auparavant par le maquettiste. Le texte devient un assemblage de « petites formes » manipulables ayant la fonction opérative de « signes passeurs » (p. 169). Les icônes, les flèches de navigation, les hyperliens, etc. sont agencés sous forme d'une structure tabulaire à l'instar de l'index. Ils représentent une promesse d'accès permettant d'agir sur le texte. Les auteurs notent donc une taylorisation des écritures impliquant, d'un côté, les experts comme le concepteur, le développeur informatique, l'intégrateur HTML qui uniformisent les données et, de l'autre côté, les internautes ayant un savoir-faire dans les « petites formes » et auxquels on délègue des tâches dans le domaine de l'édition en ligne. Ainsi, suivant la logique du web 2.0, les usagers intègrent-ils la chaîne d'industrialisation et de production de l'écriture. À la fin du chapitre, les chercheurs observent que la dynamique de « petites formes » qui représentent une stylistique des écrits d'écran n'est pas nécessairement liée aux sites de tourisme et qu'elle semble généralisable à l'écriture dans les médias informatisés.

Au terme de cette recherche, les auteurs constatent une dissociation entre les mécanismes d'automatisation dans le traitement des contenus informationnels et les possibilités d'action offertes aux internautes et ceci malgré la dynamique participative des nouveaux médias. Somme toute, les opérateurs techniques formalisent les contributions des internautes *via* la classification et les versants culturel et éditorial de l'écriture tendent à régresser en raison de l'industrialisation de celle-ci. Sur le plan méthodologique, en s'intéressant plutôt au processus d'écriture, de transformation et de circulation des documents, les chercheurs défendent l'hypothèse selon laquelle les médiations s'allongent à travers les actions de différents agents techniques et humains qui interviennent dans la configuration et l'énonciation des

textes. Néanmoins, l'allongement des médiations est interprété par les auteurs comme une hybridation des univers formel et culturel de l'écriture, car celle-ci est fondée sur des opérateurs techniques (calculs, logiciels, gabarits, etc.), mais ces opérateurs prennent sens dans le contexte social de l'internaute qui peut effectuer des choix d'écriture et faire usage des possibilités d'interaction et de collaboration offertes par l'informatisation des pratiques sociales comme celles relatives au tourisme. En effet, en étudiant la médiation, l'équipe de recherche met l'accent sur la dimension procédurale et technique et donne beaucoup moins d'importance à ses significations sociales et symboliques. Bien que les auteurs se revendiquent d'une approche sémiotique, ici, la logique formelle incarnée dans la technique prime sur les perceptions des acteurs, les valeurs qu'ils confèrent à leurs actions, les usages et les appropriations qu'ils font des documents et des outils. Le second volume à paraître, *La dynamique réflexive des régimes documentaires*, sur lequel débouchera ce projet de recherche se focalisera, peut-être, davantage sur les acteurs sociaux et la dimension sémiotique des actions et des productions.

Fredj Zamit

CREM, université de Lorraine, F-57000
fredj.zamit@yahoo.de

Fabrice FUPO, François DELTOUR, Michelle DOBRÉ, Marion MICHOT, *Peut-on croire aux TIC vertes ? Technologies numériques et crise environnementale.*

Nantes, Presses des Mines, coll. Développement durable, 2012, 275 p.

Depuis le Grenelle de l'environnement, l'enjeu écologique est devenu consensuel. Les technologies numériques de l'information et de la communication (TNIC) ne font pas exception. Le terme de technologies de l'information et de la communication vertes (TIC vertes ou *green IT*) émerge dans le débat sur la *durabilité* pour promouvoir le potentiel écologique des technologies numériques, mais aussi pour souligner les progrès envisageables. Pourtant, la définition officielle, « techniques de l'information et de la communication dont la conception ou l'emploi permettent de réduire les effets négatifs des activités humaines sur l'environnement », ne précise pas s'il s'agit d'une réduction absolue ou relative des effets sur l'environnement, ni dans quelles proportions spatiales et temporelles (pp. 7-8). Cette dénomination est employée majoritairement par les acteurs qui semblent faire totalement abstraction de la dimension sociale : « Les bonnes pratiques envisagent le problème de la "vertitude" comme une question d'optimisation technique sous contrainte écologique. Le fonctionnalisme

gomme le caractère conflictuel des rapports sociaux qui est sous-jacent au corps social » (p. 7). Ainsi le parti-pris des auteurs est-il de comprendre ce que les différentes parties prenantes entendent par « TIC vertes » et d'examiner comment ces conceptions et pratiques jouent entre elles en s'insérant dans un contexte plus large. En cela, la recherche s'attache « à identifier les sujets qui en parlent, ce qu'ils en disent, comment ils définissent cette chose, à quelles parties du monde ils se réfèrent, ce qu'ils entendent par "nature", à quelles autres définitions, objets ou pratiques ils s'opposent, etc. » (p. 10).

La production et l'usage des TIC participent-ils à rendre notre société plus écologique ou génèrent-ils des effets néfastes faisant plus qu'annuler les bénéfices escomptés ? Comment l'enjeu écologique est-il appréhendé dans le secteur des TIC ? Telles sont les questions de fond posées par l'ouvrage, qui mobilise les cadres d'analyse des sciences sociales et des sciences de l'ingénieur. Cette approche inédite apporte des précisions fondamentales et dresse un panorama juste de ces questions par une vision objective, souvent absente ou en retrait dans l'abondante littérature traitant des mutations engendrées par le numérique. Ainsi les auteurs apportent-ils un point de vue critique sur une thématique relativement peu discutée, où les acteurs qui en font la promotion « surestiment considérablement la capacité des TIC à être un vecteur de réduction des impacts écologiques de différentes activités, [...] impliquant des effets [...] qui sont explicitement écartés » (p. 223). Ils démontrent que l'impact des TIC contribue peu à l'écologie. Au contraire, elle en est le principal adversaire, car « l'impact de la production, distribution, et consommation des TIC est important, en termes énergétiques, matériel et toxique : 2 % des émissions de gaz à effet de serre globales, 12 à 15 % de la consommation électrique[,] un impact significatif sur la demande mondiale en matière premières, des déchets difficile à traiter et dont le flux reste mal contrôlé, du point de vue de l'environnement » (*ibid.*).

Pourtant, les différents acteurs concernés par les TIC vertes mobilisent une pléthore d'arguments pour expliquer en quoi ils contribuent, tout en produisant l'opposé, à défendre l'environnement sous l'étendard de la « vertitude ». « Vert signifie, en première approximation, un bien ou un service qui prétend autoriser un usage plus compatible avec l'équilibre des écosystèmes qu'un autre, à l'exclusion de toute considération d'effet de système. La définition n'a de validité que locale est relative. Vert renvoie donc à "plus vert", plus respectueux des écosystèmes, ou moins nuisible, et cela dans une comparaison